

Aliénor DEBROCCQ

Les enseignants ont été des déclencheurs

Interview et texte : Brigitte GERARD

Historienne de l'art, enseignante, journaliste, auteure, **Aliénor DEBROCCQ** a plusieurs cordes à son arc. Mais sa vraie cible a toujours été l'écriture, qu'elle pratique depuis son enfance. Des histoires qu'elle écrivait en 6^e primaire à son deuxième roman, *Cent jours sans Lily*, paru l'an dernier, son parcours dénote d'une réelle persévérance, guidée par sa passion de la plume. Elle en a été récompensée fin 2020 en faisant partie des cinq derniers candidats au prix Rossel.

Quel a été votre parcours scolaire ?

Aliénor DEBROCCQ : Je suis un pur produit de l'enseignement catholique ! J'ai suivi ma scolarité, des maternelles à la rhéto, à l'Institut du Sacré-Cœur de Mons. Je me suis ensuite inscrite à l'ULB, en histoire de l'art, et ai poursuivi avec une année de gestion culturelle et un doctorat.

Quels souvenirs gardez-vous de l'école ?

AD : J'ai notamment été très marquée par un instituteur de 6^e primaire, qui faisait de la pédagogie active sans le dire. Il nous emmenait dans les bois, sur les terrils, il nous faisait écrire des histoires. En rhéto, une professeure de français nous faisait aussi beaucoup écrire et j'adorais ça.

L'écriture vous a donc très tôt intéressée ?

AD : Oui. A 12 ans, j'ai d'ailleurs participé à une émission radio où on invitait des adolescents à poser une question sur ce qu'ils avaient envie de faire plus tard et à rencontrer quelqu'un qui pratiquait cette activité. Ma question était de savoir comment on devenait écrivain. Cette envie était déjà là et les enseignants ont été des déclencheurs. En plus, comme j'étais assez solitaire, enfant unique jusqu'à 12 ans, le livre a sans doute été pour moi le principal moyen de m'évader. Avec ma meilleure amie, on dessinait aussi beaucoup, on concevait des romans illustrés.

Pourquoi vous êtes-vous alors dirigée vers l'histoire de l'art ?

AD : Si j'avais trouvé à l'époque une école

artistique où on apprenait l'écriture, j'aurais opté pour ça. Je n'avais pas l'impression qu'on pouvait apprendre à écrire. Comme j'avais une fibre artistique, j'ai choisi l'histoire de l'art. Je ne regrette pas car les études universitaires m'ont apporté une structure mentale, des rencontres, une réflexion. Le problème, c'est que je n'ai quasi plus écrit au cours de ces années. Pendant les études, on doit digérer tellement de théorie que c'est très difficile d'être dans un élan créatif. Pendant ma thèse, ce qui m'a aidée, c'est de participer à des ateliers d'écriture. C'est très nourrissant et formateur.

Comment avez-vous réussi, après le doctorat, à combiner vie professionnelle et écriture ?

AD : J'ai eu la chance de trouver un poste à la RTBF, dans la communication, qui m'a permis de savoir ce que je ne voulais pas faire : rester dans un bureau toute la journée, en étant sur tous les fronts. Je n'avais plus de temps pour écrire ni pour penser. Il fallait trouver autre chose qui me permette de travailler davantage à la maison. L'enseignement était une option concrète et j'ai postulé dans des ESA, Ecoles supérieures des arts. J'ai obtenu quelques heures à St-Luc Liège en histoire de l'art. Après la publication, en 2013, d'un premier recueil de nouvelles, *Cruise control*, j'ai trouvé un cours de littérature à Mons, à ARTS² (Arts au carré) et, de fil en aiguille, j'ai eu un peu plus d'heures à La Cambre, à l'Académie royale des Beaux-Arts, où je donne un cours d'écriture et narration. En même temps, j'ai eu l'opportunité de commen-

cer comme pigiste au journal *Le Soir* et à *L'Echo* dans les rubriques culturelles.

Vous avez alors pu trouver votre rythme et publier un second recueil de nouvelles et ensuite deux romans... Quels sont les thèmes qui vous inspirent ?

AD : Je me suis rendu compte que la féminité était toujours présente dans mes histoires. J'en suis plutôt heureuse car la littérature écrite par des femmes et qui parle des femmes a pris plus d'importance aujourd'hui. Et puis, j'aime beaucoup les romans qui sont sur le mode de l'enquête. Pas forcément dans le sens policier du terme, mais où, en tant qu'écrivain, on se met en recherche. C'est le cas pour *Cent jours sans Lily*, mais aussi dans celui que j'essaie d'écrire en ce moment. J'aime me documenter sur un sujet. L'écriture est un chemin et le livre aussi. La question des injustices me tient également fort à cœur. Quand quelqu'un subit un préjugé, qu'il y a une forme d'injustice, de violence, c'est heurtant et cela me donne envie d'écrire.

Est-il exact qu'un écrivain n'échappe pas à ses personnages ?

AD : Oui, tout à fait ! Il ne s'agit pas d'inventer son personnage, plutôt de le découvrir. Petit à petit, il se met à vivre sa vie propre, je ne contrôle pas le chemin qu'il va prendre. Au départ, on a bien sûr envie qu'il aille dans telle direction, mais parfois, ce n'est pas le cas. Pour moi, c'est un des plus grands plaisirs de l'écriture. Si tout est planifié, s'il n'y a plus de surprise, je m'ennuie.

Comment susciter l'inspiration, la création ?

AD : C'est comme un muscle ! Quand on n'écrit pas beaucoup, c'est compliqué, mais on reste malgré tout réceptif à des choses qui resurgiront ensuite dans l'écriture. C'est difficile de dire exactement d'où ça vient et comment mais si je m'astreins à le faire régulièrement, c'est plus facile. Le roman sur lequel je travaille en ce moment, j'y avais déjà réfléchi à deux reprises pendant plusieurs mois. Il est longtemps resté dans un tiroir et là, subitement, il y a eu un déclic. Depuis 10 jours, j'écris tous les soirs. Tout peut alors servir : ce qu'on entend à la radio, ce qui nous arrive à l'extérieur, les rencontres... En ce moment, malheureusement, le lien social est tellement distendu que c'est plus compliqué.

Pourquoi est-il important de faire lire nos jeunes ?

AD : Nancy HUSTON dit du roman que c'est la forme la plus civilisatrice du récit. Pour elle, il permet d'entrer dans le point de vue de plusieurs personnages, y compris violents ou criminels, sans émettre nécessairement de jugement moral. On entre dans leur tête avec une empathie qui est le propre du roman. Pour N. HUSTON, faire lire les jeunes, c'est leur donner accès, le plus tôt possible, à différents points de vue et leur montrer qu'il y a toujours plusieurs facettes à une même réalité. La fiction romanesque permet d'élargir son champ de vision et d'apporter plus de tolérance, d'intégrité...

Quel regard portez-vous sur l'école d'aujourd'hui ?

AD : Pour moi, il est important qu'elle puisse prendre en compte la pluralité des profils, apporter quelque chose à chacun(e), que personne ne soit laissé sur le carreau... Je crois qu'il y a beaucoup de nouvelles pistes, d'alternatives qui commencent à exister. Par exemple, j'ai rencontré le directeur du KVS, le Théâtre royal flamand de Bruxelles, qui m'expliquait qu'ils vont mener un projet avec la section néerlandophone de Don Bosco à Woluwe. Le directeur ne trouve pas de professeur de néerlandais pour les 1^{re} et 2^e secondaires et il a demandé au KVS si des artistes ne pouvaient pas aller en classe à la place de l'enseignant. Je trouve ça super de proposer un projet artistique à la place du cours de néerlandais !



Photo : Yaya Sigmias

Quelle doit être la place de l'art et la culture à l'école ?

AD : Les rencontres culturelles dans le cadre de la classe sont essentielles et formatrices, fondatrices de parcours. En 4^e secondaire, j'ai été voir une pièce contemporaine et ce moment m'a éveillée au théâtre. Pour certains élèves, ces sorties sont le seul accès à la culture. Je suis justement en train d'écrire un texte pour *La scène aux ados*, qui prévoit qu'une année sur deux, des élèves mettent en scène des textes écrits par des auteurs dans cette optique. Ces ouvertures sur le monde sont très importantes.

Cent jour sans Lily était en lice pour le prix Rossel, sans l'avoir emporté... Comment avez-vous réagi ?

AD : C'était bien sûr important, cela permet de bénéficier d'un peu plus de visibilité. Je me suis rendu compte que j'avais lu plusieurs prix Rossel quand j'étais ado et découvert plein d'auteurs belges grâce à ce prix. Pierre Mertens, le président du jury, m'a dit qu'il fallait le prendre davantage comme un encouragement que comme une déception. ■



Aliénor DEBROCQ
Cent jours sans Lily
ONLIT Editions, 2020.